

Sanchez. Dès ce moment une secrète jalousie s'établit entre lui et le marquis.

Quelques semaines se passèrent pendant lesquelles les deux rivaux trouvèrent cent motifs de se haïr.

Il suffira de définir la position de chacun pour prouver qu'il n'en pouvait être autrement.

Sanchez se sentait fort amoureux de Clotilde; il le lui avait fait comprendre, sans pourtant encore le lui dire nettement.

La grâce provoquante et même la légèreté mondaine de la jeune fille lui en imposaient.

Tout cœur vraiment épris subit infailliblement l'empire d'une domination semblable.

Il avait tout dit à sa mère: et la marquise, quoique voyant à regret son fils unique aspirer à la main d'une femme non tirée, subjuguée également par les grâces adorables de Clotilde, avait fini par approuver complètement le choix de son fils.

—Voulez-vous que je parle à M. Schunberg? lui avait-elle proposé vingt fois.

—Non! pas encore, ma mère, pas encore: je ne sais si je suis aimé.

—Et pourquoi ne le seriez-vous pas, mon fils?

—Plus tard, je vous en conjure.

Pour de Maurange, les assiduités visibles du marquis compromettaient tous ses projets d'avenir. Le triomphe de son rival était sa ruine; plus même: la misère, le suicide peut-être, ce suprême refuge des désespérés inutiles et les joies sans cesse renaissantes que lui promettait la réussite de ses projets, rendait cette hypothèse plus cruelle encore à la vie. Moins épris que Sanchez à beaucoup près, il jugeait mieux que lui-même les progrès quotidiens que son rival faisait dans le cœur de Clotilde.

Sans quelle s'en rendit compte, le jeune Portugais occupait chaque jour davantage sa pensée et l'éloignait de Georges. Elle lui trouvait une étrangeté saisissante que ce dernier ne possédait pas. Le regard du marquis avait plus d'éloquence. Les prunelles noires de Sanchez contenaient plus d'étincelles que les prunelles bleues de Georges. Mais autant celui-ci eût été désireux de brusquer les événements, autant Clotilde était décidée à profiter jusqu'à la dernière minute, du délai que lui avait accordé son père.

Elle aimait le monde et ses plaisirs en véritable novice. Les assiduités de sa nombreuse cour la ravissaient. C'était une sorte de coquetterie pleine d'innocence et d'abandon, une fantaisie de vierge, un caprice d'enfant.

De Maurange et le marquis lui plaisaient autant l'un que l'autre. C'était trop et pas assez.

—Quand j'aimerai vraiment l'un d'eux, se disait-elle, je ne penserai qu'à lui.

Et elle attendait qu'elle aimât Sanchez; car si de Maurange lui représentait l'idéal du mari distingué et courtois qu'elle avait rêvé, d'Alviella, par son humeur légèrement farouche, s'adressait plus directement au côté romanesque de son caractère, qui en était la dominante essence.

Georges, quoique mieux que tous les autres aux yeux de Clotilde, leur ressemblait un peu, tandis que Sanchez, lui, ne ressemblait à personne. Ses élans les plus passionnés révélaient une naïveté grande; tout, au contraire, dans son rival, était diplomatiquement calculé.

Quand le marquis enlaçait la taille de Clotilde pour l'entraîner au milieu des valseurs, elle ne pouvait nier l'enivrement dans lequel elle le plongeait. Il gardait le

silence, mais ses yeux jetaient des éclairs: sa main serrait convulsivement les doigts mignons de la jeune fille; tout son être lui exprimait l'amour le plus sincère. Ce mutisme éloquent parlait mieux à son cœur que toutes les ruses de Georges.

La passion allait mal à celui-ci. Quelque effort qu'il fit, les phrases qu'il croyait les plus respectueusement brûlantes sentaient la réflexion et le calcul. Désireux de ne rien compromettre, il ne se livrait pas assez et, d'ailleurs, manquait de conviction, cette grande force de l'âme. Clotilde eût voulu pouvoir fondre la glace de l'un et modérer l'ardeur de l'autre, car si la froideur de Georges l'irritait, la fougue qu'elle avait devinée en Sanchez lui inspirait quelque effroi.

Les moindres détails traduisaient la plus secrète pensée des deux rivaux.

Par exemple, le marquis n'invitait presque jamais Clotilde que pour la valse; Georges, au contraire, lui, préférait le quadrille, qui lui permettait d'étaler toutes les ressources de son esprit.

Sanchez ne s'aperçut pas d'abord de cette différence, mais un soir que de Maurange dansait un quadrille avec Clotilde, le marquis devint jaloux de Georges, comme jadis il l'avait été de Dominique.

—Que vous êtes cruelle, disait, protégé par le bruit de l'orchestre, Georges à Clotilde, et quelle étrangeté d'âme vous fait ainsi vous jouer du profond amour que vous m'avez inspiré! Je souffre à mourir, et je n'ose même pas m'en plaindre, puisque ma souffrance vient de vous.

—Quel sombre préambule! fit en souriant Clotilde.

—Ah! ne me raillez pas... Je vois bien ce qui se passe. Par grâce, promettez-moi de ne plus danser aussi souvent avec le marquis d'Alviella.

—Mais il me semble que je ne danse pas plus avec lui qu'avec vous.

—Suis-je donc tout le monde, moi, pour que vous me répondiez ainsi?

—Le marquis est le client et l'ami de mon père.

—Il vous aime.

—Monsieur de Maurange?...

—Pardonnez-moi d'être aussi frane, mademoiselle; mais il vous aime.

—Vous en savez plus que moi, paraît-il?

—Je suis trop jaloux de lui pour me tromper.

—Eh bien! quand cela serait?... Puis-je empêcher le marquis d'avoir quelque affection pour moi?

—Vous le devez.

—Vous êtes égoïste, il me semble.

—Il ne s'agit pas de moi.

—Et de qui s'agit-il donc?

—De vous.

—Je ne vous comprends pas. Expliquez-vous, je n'aime pas les énigmes.

—Le marquis est mon rival; comme moi, il aspire à votre main. Tremblez de lui donner la préférence.

—Oh! mais prenez garde; un mot de plus, et vous allez le calomnier. Je vous préviens que je vous permettrai pas plus d'user de ce moyen perfide qu'à M. d'Alviella, s'il tenait, par impossible, de l'employer pour vous nuire dans mon esprit.

—Ce que vous appelez calomnie n'est qu'une vérité. Je vous en conjure; il y va plus de votre bonheur que du mien, je vous en donne ma parole. Je me connais en hommes, j'ai jugé depuis longtemps le marquis. Sous des dehors que je reconnais séduisants, il cache, soyez-en certaine, une lave capable de tout anéantir lorsqu'une vio-